

Louise de gonzague Pelletier, *L'auberge d'Ana ou après la mort de ma mère*, Éditions de Mortagne, Boucherville, 1989, 126 pages

Martin Thisdale

Volume 6, numéro 4, printemps-été 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6266ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thisdale, M. (1991). Compte rendu de [Louise de gonzague Pelletier, *L'auberge d'Ana ou après la mort de ma mère*, Éditions de Mortagne, Boucherville, 1989, 126 pages]. *Brèves littéraires*, 6(4), 54–55.

LOUISE DE GONZAGUE PELLETIER

L'auberge d'Ana ou après la mort de ma mère

Éditions de Mortagne, Boucherville, 1989, 126 pages

En abordant ce récit-témoignage, on peut éprouver la désagréable impression de pénétrer un deuil et de se trouver en position de voyeurisme. Impression qui ne dure toutefois pas car le deuil s'articule avec une judicieuse réflexion sur la mort, cette finalité qui est nôtre, à laquelle Louise de gonzague Pelletier donne un sens, suggérant notamment que la valeur de l'existence repose sur sa précarité.

Ce témoignage d'amour évite les surcharges et les apitoiements indignes. L'auteure parle des périodes douloureuses qui ont suivi la mort d'Ana ainsi que des moments heureux et moins heureux de sa vie. J'ai d'ailleurs bien apprécié de ce livre sa vision proustienne qui privilégie les sensations évanouies dans les labyrinthes de la mémoire et que l'absence vient ici revivifier. La disparition de la mère implique une rupture radicale et irrémédiable avec le monde de l'enfance, la quasi-dépossession de soi-même et soulève d'emblée le problème de la solitude.

Dans son écriture, Louise de gonzague Pelletier fait montre d'une sincérité et d'une simplicité de circonstance que viennent enjoliver des relents de poésie qui émergent à travers un style elliptique fort évocateur : «La nuit entaille des longs rêves, vacille dans nos soleils. Châteaux d'enfance proférés» (p. 33).

Cette oeuvre en est certes une de maturité. L'auteure, loin de se révolter contre la mort, lui trouve une certaine beauté et la met au service de sa quête

d'absolu, choisissant de l'assumer et de dénoncer les êtres qui la banalisent, guidés par l'hypocrisie et la lâcheté. Ces mêmes êtres qui sont incapables d'appriivoiser la tendresse en dehors des normes!

Martin Thisdale

QUI A PEUR DE DANIELLE ZANA?

DANIELLE ZANA

Journal d'une nomade au pays de Jacques Cartier

Humanitas/nouvelle optique, Montréal, 1990,

140 pages

Si, comme l'écrit Étienne Souriau, «Le meilleur critère de la vérité, c'est la peur qu'elle fait», ce journal contient une bonne dose de vérité. En effet, l'oeuvre a subi diverses mésaventures avant de trouver un éditeur courageux, et semble faire l'objet d'une consigne du silence depuis sa parution. Quoi qu'il en soit, ce recueil qui dérange les routines et secoue les conformismes, propose, parfois sous forme de lettres, une série de regards critiques sur la culture et la société québécoises. Il déborde généreusement le domaine polémique où l'establishment littéraire et journalistique - - faute d'avoir pu le censurer - - cherchera, prophylactiquement, à le cantonner. Qu'il nous suffise d'énumérer un certain nombre de thèmes privilégiés par la professeure, comédienne et directrice de la troupe du Soleil levant : l'éthique de l'art; l'exil et la solitude; morbidité et misérabilisme, mamelles du répertoire/québécois; l'immigrant et la culture; les relations entre Français et Québécois; le féminisme anti-femmes; etc. On voit à cette liste prometteuse que